

SCIENCE VÉTÉRINAIRE

Les enjeux de la Domestication : un point de vue vétérinaire

Sylvia MASSON

Docteur en Médecine Vétérinaire

Titulaire du DU de Psychiatrie Vétérinaire

Résidente ECAWBM

I. Historique de la domestication : de sa naissance à nos jours

La domestication est le processus par lequel l'humain transforme le statut des animaux en imposant et modifiant les conditions de vie d'une population pour qu'elle réponde à ses besoins. Ces changements s'étendent jusqu'à la modification de la population elle-même, c'est-à-dire de son patrimoine génétique, par le biais de la sélection. Par conséquent, le génome mais aussi la morphologie, la physiologie et les comportements des animaux domestiques diffèrent de ceux de leurs ancêtres sauvages.

1. Histoire de la domestication

Pour comprendre les enjeux présents et futurs de la domestication, qui se produit presque partout dans le monde et concerne des espèces variées et des sociétés très différentes, il est nécessaire d'en faire un bref historique.

La domestication débute il y a plus de trente mille ans¹ en Europe et en Asie avec le loup (*Canis lupus*), qui deviendra le chien (*Canis familiaris*)². Les chasseurs-cueilleurs auraient capturé des louveteaux ainsi que les loups adultes les plus sociables dans un objectif qui semble à la fois utilitaire (pour la chasse ou la protection du groupe) mais aussi relationnel, comme en témoigne la découverte d'ossements d'ancêtres des chiens enterrés auprès

¹ Skoglund, P., Ersmark, E., Palkopoulou, E. & Dalén, L. Ancient wolf genome reveals an early divergence of domestic dog ancestors and admixture into high-latitude breeds. *Curr. Biol.* (2015). doi :10.1016/j.cub.2015.04.019

² Grimm, D. Dawn of the dog. *Science* (2015). doi :10.1126/science.348.6232.274

Points de vue croisés

d'humains^{3,4}. La domestication du chat sauvage (*Felis silvestris*), à l'origine du chat domestique (*Felis catus*), est également multi-géographique⁵ mais commensale et répond à un besoin : les chats obtiennent une abondance de nourriture en échange de leur régulation des espèces nuisibles pour l'humain⁶. La plupart des animaux d'élevage (bovins, porc, moutons et chèvres) ont quant à eux été domestiqués par des sociétés déjà sédentaires qui pratiquaient l'agriculture⁷.

Ainsi, de ces premiers rapprochements jusqu'à la révolution industrielle, la relation de l'humain aux espèces domestiques est à la fois une relation de proximité physique et affective, mais également une relation utilitaire qui offre à l'humain un gain de qualité de vie.

La révolution agricole, mais aussi et surtout la révolution industrielle, viennent bouleverser la cinétique de la domestication et une accélération exponentielle est visible à partir de la fin du 18^e siècle. D'une part, la révolution agricole permet de nourrir plus d'animaux et conduit à une augmentation de l'effectif d'animaux domestiqués. D'autre part, la révolution industrielle emploie les animaux pour de nombreuses activités comme le transport ou l'exploitation des mines⁸. Le nombre d'animaux au service de l'humain est maximal à la fin du 19^e siècle.

Diverses découvertes technologiques, comme le moteur, vont progressivement permettre de se passer de l'exploitation de l'animal dans plusieurs secteurs. En revanche, l'animal de rente est élevé sur un modèle de plus en plus intensif, dont l'aboutissement est illustré par la « ferme des mille vaches »⁹, qui reste le mode actuel majoritaire de production animale¹⁰. La

³ Lesur J. 2017. *Et la gazelle devint chèvre: pré-histoires africaines d'hommes et d'animaux*. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris ; Presses universitaires du Midi, Toulouse, 208 p.

⁴ Germonpré, M. *et al.* Fossil dogs and wolves from Palaeolithic sites in Belgium, the Ukraine and Russia : osteometry, ancient DNA and stable isotopes. *J. Archaeol. Sci.* (2009). doi :10.1016/j.jas.2008.09.033

⁵ Ottoni, C., Van Neer, W., De Cupere, B. *et al.* The palaeogenetics of cat dispersal in the ancient world. *Nat Ecol Evol* **1**, 0139 (2017). <https://doi.org/10.1038/s41559-017-0139>

⁶ Driscoll CA, Menotti-Raymond M, Roca AL, Hupe K, Johnson WE, Geffen E, Harley EH, Delibes M, Pontier D, Kitchener AC, Yamaguchi N, O'brien SJ, Macdonald DW. The Near Eastern origin of cat domestication. *Science*. 2007 Jul 27;317(5837):519-23.

⁷ Digard J.-P., 2009. L'Humain et les animaux domestiques. *Anthropologie d'une passion*. Fayard, Paris.

⁸ Éric Baratay, *Bêtes de somme. Des animaux au service des humains*, Point, 2011.

⁹ <http://www.politis.fr/Encore-plus-fort-que-la-ferme-des,29752.html>

détention d'animaux de compagnie passe d'exceptionnelle, réservée à la bourgeoisie et l'aristocratie au 19^e, à accessible à l'ensemble de la population dans la seconde moitié du 20^e siècle¹¹. Elle est considérable à la fin du 20^e siècle avec presque 20 millions de chiens et de chats en France¹². Nous arrivons aujourd'hui au stade où la variabilité des relations entre humains et animaux domestiques est maximale : les animaux de rente dans les élevages industriels sont réduits à leur productivité, alors que certains animaux de compagnie acquièrent un statut proche de celui des enfants de la famille.

La barrière entre animal de rente et animal de compagnie était plutôt floue avant la révolution industrielle, puisque le contact de l'humain avec ses animaux domestiques était quasi-quotidien et que ceux-ci assuraient possiblement les deux rôles en même temps. Aujourd'hui, les fonctions de rente, de travail et de compagnie sont davantage séparées et la relation avec l'animal domestique peut aller d'inexistante (pour certains animaux de rente) à fusionnelle (pour certains animaux de compagnie). Il faut donc retenir de cette histoire de la domestication que la variabilité des relations humain-animal augmente sur un temps très court, comme si elle suivait une courbe exponentielle dont le zéro serait le début de la révolution industrielle.

2. L'anthropocène et ses conséquences

Cette variation exponentielle des objectifs de la domestication est une conséquence de modifications plus globales caractéristiques de l'anthropocène (ou « ère de l'humain »). Cette ère géologique qui débute avec la révolution industrielle se caractérise par des signes visibles de l'influence de l'être humain sur le climat et la biosphère, *Homo sapiens* ayant en effet modifié la planète de manière plus profonde au cours de ces 200 dernières années qu'il ne l'a fait en 350 000 ans d'existence : si nous rapportons ces 350 000 ans à une année, l'impact de l'humain sur la planète Terre est plus grand sur les dix-huit dernières secondes de l'année que sur tout le reste de l'année. C'est cependant une minorité de sociétés humaines,

¹⁰ Dockes, A., Magdelaine, P., Daridan, D., Guillaumin, A., Rémondet, M., Selmi, A., Gilbert, H., Mignon-Gastreau, F., Phocas, F. (2011). Attentes en matière d'élevage des acteurs de la sélection animale, des filières de l'agroalimentaire et des associations. *INRAE Productions Animales*, 24(4), 285-296. <https://doi.org/10.20870/productions-animales.2011.24.1.3233>

¹¹ Éric Baratay, *Et l'humain créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, 2003

¹² Cendrier, Anouch. *Les ménages français et leurs animaux de compagnie : une analyse à partir de l'enquête Budget de Famille 2011*. Thèse d'exercice, Médecine vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse - ENVT, 2016, 124 p.

Points de vue croisés

les pays occidentaux les plus industrialisés, qui est responsable de la majeure partie de ce bouleversement.

Constat écologique

Au niveau écologique, l'impact récent de l'humain est visible avec le constat scientifique des problématiques telles que la production de carbone, en partie responsable du réchauffement climatique. D'autre part, notre impact sur la biodiversité est aussi mis en avant et les scientifiques pensent que plus de la moitié des espèces vivantes actuelles pourraient être amenées à disparaître d'ici 2100 si nous ne modifions pas notre impact écologique¹³.

Selon un nombre croissant d'experts, neutraliser notre impact n'est pas suffisant : il faut l'inverser pour le rendre positif, sans quoi notre espèce sera elle-même menacée. Ainsi, des concepts novateurs voient le jour comme l'économie bleue¹⁴ de Gunter Poli¹⁵ et son surcyclage, qui supplante l'économie verte et son simple recyclage.

Constat économique

Au niveau économique, notre expansion est fondée sur un modèle capitaliste, qui postule que les ressources planétaires sont inépuisables à l'échelle humaine. Or aujourd'hui, certains experts de l'énergie contestent cet axiome et considèrent au contraire que l'épuisement des ressources naturelles est imminent¹⁶. Ils soulignent la nécessité d'un changement radical de mode de vie pour tous les humains et invitent à une décroissance de notre consommation¹⁷. Ainsi, l'idée que la supériorité technologique de l'humain lui permettra toujours de s'adapter est remise en cause.

¹³ Price, Jeff, Warren, Rachel, McDougall, Amy, VanDerWal, Jeremy, Cornelius, Stephen, Sohl, Heather, Rust, Niki, Elliott, Katherine, Jeffries, Barney, Jeffries, Evan, & Wood, Matt (2018). *Wildlife in a warming world: The effects of climate change on biodiversity in WWF's Priority Places* (INIS-FR--18-0733). France

¹⁴ Modèle économique circulaire conçu par Gunter Pauli, dont la fondation ZERI (Zero Emission Research Initiative) s'attache à étudier les solutions innovantes, inspirées du vivant, permettant aux déchets des uns d'être utilisés dans les processus des autres.

¹⁵ Gunter Poli (trad. de l'anglais par Eric Joly), *L'économie bleue 3.0* [« The Blue Economy 3.0 »], Les Nouvelles Éditions Caillade, 2017, 312 p.

¹⁶ Jean-Marc Jancovici, *Dormez tranquille jusqu'en 2100 : et autres malentendus sur le climat et l'énergie*, Odile Jacob Sciences, 2015, 191 p.

¹⁷ Jacques Attali, 2013, *Pour une économie positive*, Fayard, 264 p.

D'ailleurs, pour les collapsologues il est déjà trop tard : quelles que soient les décisions prises par nos sociétés, un effondrement est inexorable et conduira au trio « guerre, famine, maladie » qui décimera partiellement l'Humain actuel¹⁸.

Constat philosophique

Cette accélération exponentielle est aussi visible sur le plan philosophique. Dans les sociétés judéo-chrétiennes, l'humain se positionne au-dessus de l'animal, en adoptant une vision anthropocentrée du monde. Or, dès le 18^e siècle, les naturalistes comme Lamarck et Linné répertorient les espèces vivantes et en proposent les premières classifications. Par ailleurs, Darwin, au début du 19^e, propose sa théorie de l'évolution, progressivement acceptée par la communauté scientifique et le grand public. Il consacre même un ouvrage à l'existence des émotions chez les animaux¹⁹. La zoologie remet ainsi en question la frontière humain-animal en montrant que l'humain est un animal qui fait partie des vertébrés, des mammifères et des primates²⁰.

En parallèle, une réévaluation progressive de la sensibilité des animaux se produit avec Rousseau²¹, Bentham²² et enfin Voltaire²³ qui remettent en cause le concept de l'animal-machine de Descartes²⁴. Le 18^e siècle marque donc le point de départ de la prise de conscience de la sensibilité des animaux en général, y compris ceux que nous élevons, abattons et consommons. L'humain commence à se demander s'il a le droit d'imposer cette privation de liberté à des êtres vivants qui peuvent souffrir.

L'éthique animale en est le prolongement direct et s'intéresse aux responsabilités morales des humains à l'égard des animaux, considérés comme des individus à part entière. Elle cherche donc à comprendre si les

¹⁸ Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Yves Cochet. Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes, Anthropocène, 2015, 304 p.

¹⁹ Darwin Charles, the expression of the emotions in man and animals, 252 p.

²⁰ Lecointre, G. et Le Guyader, H. 2016. *Classification Phylogénétique du Vivant. Tome I*, 4^e édition. Belin, 582 p.

²¹ Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les humains*, 1755.

²² Bentham, Jeremy, *Introduction aux principes de morale et de législation*, trad. Emmanuelle de Champs et Jean-Pierre Cléro, Paris : Vrin, 2011.

²³ Voltaire, *Pensées végétariennes*, éd., notes et postface Renan Larue, Paris : Fayard, 2014.

²⁴ Descartes, *Œuvres complètes*, nouvelle édition sous la direction de Jean-Marie Beyssade et de Denis Kambouchner, TEL Gallimard, Volume III *Discours de la Méthode et Essais*, 2009.

Points de vue croisés

animaux ont des droits et les humains des devoirs et quelles pourraient en être les retombées sur notre société. De nombreux chercheurs en éthique animale mettent aujourd'hui en évidence les incohérences cognitives de l'humain vis-à-vis des animaux²⁵. Par exemple, le fait de trouver choquant de pouvoir manger du chien en Chine, alors que les animaux que nous choisissons de consommer en France ont une sensibilité comparable à celle du chien, est incohérent.

En plus de la frontière entre humain et animal, c'est donc celle entre animal d'élevage et animal de compagnie qui est aujourd'hui discutée. Ainsi, si nous considérons que nous ne devons pas consommer nos animaux de compagnie et que les animaux d'élevage ne souffrent pas moins qu'eux, alors nous ne pouvons pas non plus manger ces derniers. C'est à partir de ces raisonnements que les mouvements abolitionnistes²⁶ et welfaristes²⁷ sont nés.

Constat scientifique

L'éthologie, qui s'intéresse aux comportements de tous les animaux, débute en 1940 avec Lorenz et Tinbergen²⁸ et met progressivement en évidence les caractéristiques propres à chaque espèce.

Plus tard au 20^e siècle, les sciences cognitives fragilisent encore la frontière humain-animal avec l'apparition de la psychologie cognitive appliquée à l'animal, qui l'étudie dans la perspective qui est la sienne. Ainsi, Uexküll avec sa « théorie de l'Umwelt » suggère que les différents organismes, bien qu'évoluant dans le même environnement, en ont chacun une perception différente²⁹ et pour en avoir un aperçu, il faut « poser les bonnes questions à l'animal ». Par exemple, pour mettre en évidence la reconnaissance de soi chez le chien, les chercheurs ont utilisé le test du miroir³⁰ imaginé pour les

²⁵ M. Pelé, C. Sueur. 2017. Questions d'actualité en éthique animale, Édition L'Harmattan, Collection Le Droit aujourd'hui, 236p.

²⁶ Qui milite pour un arrêt complet de toute exploitation animale

²⁷ Qui milite pour une amélioration des conditions d'élevage des animaux destinés à la consommation humaine

²⁸ Richard W. Burkhardt, 2005. *Patterns of Behavior: Konrad Lorenz, Niko Tinbergen, and the Founding of Ethology*, University of Chicago Press, 2nd édition, 648 p.

²⁹ Jakob von Uexküll, 1920, 1934/1957; cf. Lorenz, Konrad 1971 (*Studies in animal behaviour*, Vol 2. Cambridge MA: Harvard Univ. Press)

³⁰ Test conçu par Gordon Gallup, dans lequel un individu est placé devant un miroir afin d'évaluer ses capacités à reconnaître son reflet : Gallup, G. G. Chimpanzees : Self-recognition. *Science* (80-). 167, 86–87 (1970).

humains et les chiens ont échoué. Ce n'est que lorsqu'ils ont conçu une version olfactive du test que les chiens ont réussi³¹.

La frontière entre humain et animal est donc sans cesse repoussée : l'anatomie, la physiologie, la capacité à ressentir la souffrance, les réponses comportementales individuelles, la capacité à ressentir des émotions, et maintenant, les capacités cognitives évoluées sont autant de caractéristiques qui ne permettent pas de les séparer de manière radicale. Les progrès en sciences cognitives ont pour conséquence un changement de paradigme qui désigne l'animal, non plus comme un objet, mais comme un sujet avec ses propres émotions et sentiments, ses cognitions et sa représentation du monde. En rassemblant tous ces éléments, il est logique de se poser la question de la conscience animale. La conscience, qui selon le philosophe Comte-Sponville reste « l'un des mots les plus difficiles à définir »³² peut cependant être décrite comme la capacité à se rapporter subjectivement à ses propres états mentaux. Darwin avait déjà suggéré que les animaux présentent des formes de conscience plus ou moins développées, et que la différence entre l'humain et les autres animaux « n'est pas une question de nature, mais de degré »³³. Aujourd'hui, la reconnaissance d'une conscience chez l'animal, à des degrés variables et possiblement différents de celle d'un humain, est presque consensuelle : les animaux ont bel et bien une représentation du monde³⁴, une représentation de leur rapport aux autres³⁵, et potentiellement une perception de leur existence³⁶.

Constat médical

Jusqu'à la révolution industrielle, la médecine humaine est sommaire. Les découvertes qui suivent la révolution industrielle (vaccination, anesthésie, antibiotiques, radiologie, échographie, transfusions, greffes, IRM...) vont

³¹ Bekoff, M. Observations of scent-marking and discriminating self from others by a domestic dog (*Canis familiaris*) : Tales of displaced yellow snow. *Behav. Processes* 55, 75–79 (2001).

³² André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*, PUF, 2001, p. 127

³³ Darwin, Charles. 2019. Charles Darwin classics: The Descent of Man, Independently published, 478 p. P446.

³⁴ Do dogs and bees possess a 'theory of mind'? *Anim. Behav.* (2010). doi :10.1016/j.anbehav.2009.11.016

³⁵ Fugazza, C., Moesta, A., Pogány, Á. & Miklósi, Á. Social learning from conspecifics and humans in dog puppies. *Sci. Rep.* (2018). doi :10.1038/s41598-018-27654-0

³⁶ Horowitz, A. Theory of mind in dogs? Examining method and concept. *Learn. Behav.* (2011). doi :10.3758/s13420-011-0041-7

Points de vue croisés

permettre de doubler l'espérance de vie humaine, qui passe de 40 à 80 ans en moins de deux cents ans³⁷.

La médecine vétérinaire progresse en parallèle de sa grande sœur et les soins qu'il est possible de prodiguer aux animaux s'enrichissent presque autant qu'en médecine. En pratique cependant, la quantité et la qualité des soins prodigués sont variables. En effet, lorsque la fonction de l'animal est principalement économique ou utilitaire, la médecine vétérinaire se résume à œuvrer pour la survie de l'animal en limitant l'apparition ou l'évolution de maladies physiques pouvant affecter la productivité de l'animal, et assure aussi une sécurité sanitaire pour l'humain qui côtoie ou consomme cet animal. En revanche, lorsque la fonction de l'animal est avant tout relationnelle, la médecine vétérinaire déploie des moyens techniques qui sont proches de ceux employés en médecine humaine. Ainsi, pour l'animal de compagnie, les vétérinaires proposent désormais des chimiothérapies dans le traitement des cancers, des transfusions sanguines, des greffes ou encore des chirurgies orthopédiques complexes.

En ce qui concerne la prise en compte de la sensibilité de l'animal, de ses émotions et de sa santé psychique, les progrès sont plus récents. La première étape a été une prise en charge croissante de la douleur chez les animaux soignés. Par exemple, les chats étaient castrés sans anesthésie il y a encore à peine 50 ans et les antalgiques de type morphiniques n'étaient pas recommandés de manière systématique lors des chirurgies de convenance. La médecine du comportement, appelée aussi psychiatrie vétérinaire, fait son apparition à la fin du 20^e siècle. Bien qu'encore confidentielle, elle permet d'apporter une réponse aux troubles psychologiques de l'animal et vient compléter les autres disciplines vétérinaires pour permettre une prise en charge globale, à la fois physique et psychique de l'animal. Elle devrait, de ce fait, devenir un interlocuteur de choix dans les questions relatives au bien-être.

La psychiatrie vétérinaire répond à la reconnaissance de la conscience animale par certains vétérinaires, qui plaident alors la nécessité de soigner aussi le cerveau de l'animal lorsque celui-ci est malade. En effet, dès lors qu'on reconnaît à l'animal une psychologie, c'est qu'il existe une psychopathologie³⁸. L'animal présente des maladies analogues aux maladies

³⁷ Jacques Vallin, France Meslé, 2001, Tables de mortalité françaises, Ined Editions, Collection : Données statistiques, 102 p.

³⁸ Ey Henri, Brion Abel, de Brouwer Desclée. *Psychiatrie animale*, Paris, 1964, 606 p. Rééd. CREHEY, Perpignan 2018(T.1) et 2019 (T.2)

psychiatriques de l'humain³⁹. Ainsi, s'il peut être un modèle pathologique spontané précieux pour les recherches en médecine et génétique humaines⁴⁰, il peut aussi être sujet à des dépressions ou à de l'anxiété lorsqu'il n'arrive plus à s'adapter à son environnement⁴¹. Ces états émotionnels pathologiques deviennent irréversibles et nécessitent alors une prise en charge médicale associée à une thérapie comportementale. Le constat est d'ailleurs, comme pour les autres disciplines, que l'animal dysfonctionne parfois dans un monde optimal ou présente une parfaite santé psychique dans un environnement très hostile. Soigner ces maladies psychiques implique de savoir déceler une souffrance psychique chez l'animal, c'est-à-dire de fixer la limite entre le normal et le pathologique. Cette limite est considérée comme franchie dès que l'animal présente un inconfort non spontanément réversible, qui lui fait perdre ses capacités d'adaptation. Cette inadaptabilité doit être prise en charge dès qu'elle a des répercussions négatives pour lui et/ou son entourage dans les sphères familiale, sociale ou éducative.

II. Bilan de la domestication sur l'animal domestique actuel

1. Sélection de nos animaux domestiques

Le choix initial des espèces domestiquées n'est pas le fruit du hasard. Une sélection a été opérée à partir de la capacité générale de l'espèce à supporter la captivité⁴². Pour cette raison, la plupart de nos espèces domestiques répondent majoritairement aux critères suivants : docilité naturellement élevée (par exemple, le cheval plutôt que le zèbre), grégarité (ce qui permet la mise en enclos collectifs), herbivores plutôt que carnivores (car les premières sont moins dangereuses).

La sélection consiste à promouvoir certaines aptitudes (bon chasseur), certaines caractéristiques physiologiques (production de lait élevée) ou certaines caractéristiques morphologiques (couleur de robe, quantité de

³⁹ Tsilioni, I. *et al.* Elevated serum neurotensin and CRH levels in children with autistic spectrum disorders and tail-chasing Bull Terriers with a phenotype similar to autism. *Transl.Psychiatry* (2014). doi :10.1038/tp.2014.106

⁴⁰ Grall, A., Guaguère, E., Planchais, S. *et al.* *PNPLA1* mutations cause autosomal recessive congenital ichthyosis in golden retriever dogs and humans. *Nat Genet* **44**, 140–147 (2012). <https://doi.org/10.1038/ng.1056>

⁴¹ Dodman Nicholas, 2016, *Pets on the Couch: Neurotic Dogs, Compulsive Cats, Anxious Birds, and the New Science of Animal Psychiatry*, Atria Books, 304 p.

⁴² *Genetics and the Behavior of Domestic Animals* 2nd edition, 2013, Edited by Temple Grandin, Mark Deesing, 496 p.

Points de vue croisés

viande importante). C'est en appliquant cette sélection sur plusieurs générations que nous modifions le génome de nos espèces domestiques.

Certaines modifications du génome ne sont pas directement visibles. C'est le cas de la capacité à digérer l'amidon, acquise il y a 10000 ans par le chien⁴³. Cette adaptation du chien à la vie sédentarisée de l'humain qu'il côtoie lui permet de digérer les céréales et offre en échange à l'humain une meilleure gestion de ses déchets. D'autres modifications sont, au contraire, très remarquables. Par exemple, le répertoire vocal du loup comporte le hurlement tandis que celui du chien comporte l'aboïement. Cette sélection naturelle reflète une adaptation progressive de l'animal à son nouveau milieu de vie, au contact de l'humain. De la même manière, la sélection du sanglier amène progressivement au porc, dont les pattes sont raccourcies et dont la majorité du poids va se répartir à l'arrière pour augmenter la quantité de viande produite.

Des expériences conduites sur le renard argenté⁴⁴ ont permis de montrer comment la sélection sur des critères de sociabilité à l'humain était possible. Ces renards, élevés pour la production de fourrures, agressent tout humain qui tente de les approcher mais, en choisissant les sujets les plus amicaux pour les croiser entre eux, cette espèce devient sociable en moins de dix générations. Accessoirement, le pelage de ces animaux devient pie, leur queue devient torsadée et dressée, leurs oreilles tombantes, et les chaleurs chez les femelles sont plus fréquentes. Ces changements morphologiques liés à la sélection des critères comportementaux (faible distance de fuite) s'expliquent par une modification des sécrétions de sérotonine et de noradrénaline⁴⁵. Cette série d'expériences illustre comment le fait de favoriser une caractéristique particulière (sociabilité) a des retombées sur de nombreuses autres caractéristiques (morphologie, physiologie...)⁴⁶.

L'arrivée de la zootechnie au milieu du 19^e siècle va accélérer la sélection. Les zootechniciens réfléchissent à la création de l'animal parfait pour une utilisation donnée. Chez toutes les espèces domestiques, une spécialisation est observée : on recherche le bon cheval de course, le cheval le plus

⁴³ Axelsson, E. *et al.* The genomic signature of dog domestication reveals adaptation to a starch-rich diet. *Nature* (2013). doi :10.1038/nature11837

⁴⁴ Trut, L. Early Canid Domestication : The Farm-Fox Experiment. *Am. Sci.* (1999). doi :10.1511/1999.20.813

⁴⁵ Trut, L., Oskina, I. & Kharlamova, A. Animal evolution during domestication : The domesticated fox as a model. *BioEssays* 31, 349–360 (2009).

⁴⁶ Trut, L. N., Plyusnina, I. Z. & Oskina, I. N. An experiment on fox domestication and debatable issues of evolution of the dog. *Russian Journal of Genetics* 40, 644–655 (2004).

endurant pour parcourir de grandes distances, le bon chien de garde, le bon chien de troupeau, le bon chien de chasse (jusqu'à la forme du teckel dont les pattes raccourcies lui permettent d'évoluer facilement dans les terriers), la bonne vache à lait, la bonne vache à viande...

La sélection volontaire (une caractéristique précise sélectionnée) a des conséquences qui peuvent être délétères pour l'animal par la sélection indirecte mais inévitable qui en découle (la sélection d'autres caractéristiques liées à celle qui est recherchée). L'utilisation de l'animal conduit donc l'humain à réaliser les transformations phénotypiques⁴⁷ qui mènent au développement des races, dont les maladies ou handicaps sont les conséquences indirectes de la sélection. Il y a quelques années, le terme d'« hypertype » a d'ailleurs été créé pour désigner des animaux dont la conformation augmente de manière importante la prévalence de certaines maladies et mène à une vie d'inconfort, voire de souffrance.

En effet, la spécialisation génétique fixe tous les caractères : ceux qui sont recherchés certes, mais aussi certains handicaps qui en sont les conséquences indésirables sélectionnées par inadvertance. Le ratio faible de mâles utilisés en reproduction participe aussi à une diminution du brassage génétique : le recours aux techniques d'insémination artificielle permet à un mâle d'avoir des centaines de descendants. Il en résulte une diminution de la diversité génétique et donc une perte globale d'adaptabilité chez cette espèce.

Le mouton, la vache, le porc, les poules pondeuses, les poulets de chair subissent cette sélection excessive. Par exemple, chez les bovins, la race Blanc-bleu Belge possède un gène d'hypertrophie musculaire, qui permet de produire une quantité de viande très importante⁴⁸ mais cette surcharge musculaire a pour conséquence de favoriser les problèmes locomoteurs. La forme de leur bassin est également modifiée et le recours à la césarienne est devenu systématique, car toutes les mises-bas dans la race sont dystociques⁴⁹. De même, les vaches de race Prim'Holstein sont les leaders de la production laitière, et produisent plus de cinquante litres de lait par jour mais leur mamelle est tellement volumineuse qu'elle peut gêner la marche⁵⁰.

⁴⁷ le phénotype est l'ensemble des traits observables d'un organisme

⁴⁸ Sartelet Arnaud, thèse de Doctorat en sciences vétérinaires, 2013, Contribution à la gestion des défauts génétiques dans la race Blanc-bleu Belge.

⁴⁹ Kolkman I. et al. Pre-operative and Operative Difficulties During Bovine Caesarean Section in Belgium and Associated Risk Factors. *Reprod. Dom. Anim.*, 2010b, **45**, 1020 - 1027.

⁵⁰ Cozma, A., Martin, B., Guiadeur, M. et al. Influence of calf presence during milking on yield, composition, fatty acid profile and lipolytic system of milk in

Points de vue croisés

L'hyper-sélection sévit également chez l'animal de compagnie.

Pour les chats, le critère de sélection primaire a été avant tout esthétique. L'humain recherche par exemple des chats majestueux avec de long poils (Main Coon, Persan, Sacré de Birmanie), ou pas de poils du tout (le Sphynx). Mais les conséquences de cette sélection sont là encore une fragilisation de l'animal : chez le chat Persan, par exemple, la prévalence de la polykystose rénale et des troubles respiratoires est beaucoup plus élevée que dans le reste de l'espèce⁵¹.

Chez le chien, même si l'aspect morphologique est de plus en plus privilégié avec l'apparition des expositions canines, la sélection a été longtemps fondée sur les aptitudes au travail. Pourtant, cette forme de sélection est tout aussi délétère : notre environnement ayant subi un bouleversement important, nous nous retrouvons avec des animaux sélectionnés pour un mode de vie et une utilisation qui ne sont plus synchrones. Par exemple, la sélection des chiens de berger, qui doivent surveiller en permanence le troupeau, a conduit à une sélection de chiens très (trop) vigilants qui sont plus vulnérables à l'anxiété⁵². Or, cette hypervigilance est un désavantage pour le rôle de chien de compagnie. De même, certaines lignées de travail, chez lesquelles une impulsivité et une motivation infinie étaient recherchées ont conduit à la sélection d'animaux souffrant presque tous d'hyperactivité⁵³. Or, la motivation pathologique⁵⁴ des chiens de travail, en plus d'être pour eux génératrice de souffrance psychologique, est incompatible avec un mode de vie urbain qui comporte des temps d'absence quotidiens allongés ne permettant pas une activité physique continue. Par ailleurs, un niveau d'activité élevé permet de masquer certains symptômes, mais ne les guérit pas de leur maladie et n'est donc pas synonyme de bien-être.

Il y a donc deux aspects dysfonctionnels dans la sélection que nous avons opérée : d'une part, une sélection quantitativement trop poussée (critères de

Prim'Holstein and Salers cow breeds. *Dairy Sci. & Technol.* **93**, 99–113 (2013). <https://doi.org/10.1007/s13594-012-0094-1>

⁵¹ Lyons LA, Biller DS, Erdman CA, Lipinski MJ, Young AE, Roe BA, Qin B, Grahn RA. Feline polycystic kidney disease mutation identified in PKD1. *J Am Soc Nephrol.* 2004 Oct;15(10):2548-55.

⁵² Rigterink A, Houtp K. Genetics of canine behavior: A review. *World J Med Genet* 2014; 4(3): 46-57

⁵³ Dodman, N., Karlsson, E., Moon-Fanelli, A. *et al.* A canine chromosome 7 locus confers compulsive disorder susceptibility. *Mol Psychiatry* **15**, 8–10 (2010). <https://doi.org/10.1038/mp.2009.111>

⁵⁴ Comparable aux TOC (Troubles Obsessionnels Compulsifs) ou au TDAH (Trouble de Déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) de l'humain

sélections extrêmes qui deviennent délétères pour l'animal), et d'autre part, des critères de sélection qui ne sont qualitativement plus adaptés à notre environnement actuel (sélection sur des critères d'aptitude au travail pour des animaux qui ne réalisent plus ce travail).

L'humain, ayant accès à des technologies de plus en plus avancées, notamment en matière de génétique, se rend omnipotent et transforme artificiellement des espèces sans prendre en compte, ou trop peu, les retombées de ces manipulations sur le bien-être de l'animal lui-même.

2. Bien-être animal et son évaluation

En 1943, Maslow construit sa théorie de la motivation basée sur la hiérarchie des besoins, qu'il illustre à travers une représentation pyramidale⁵⁵. Selon lui, pour accéder à un niveau de bien-être optimal, l'humain doit combler un ensemble de besoins qu'il hiérarchise selon leur ordre d'apparition (besoins physiologiques, de sécurité, d'appartenance, d'estime, d'accomplissement de soi) : la réalisation d'une partie inférieure de la pyramide transforme les besoins de la couche suivante en besoins essentiels.

Bien que l'aspect ordonné et linéaire de cette hiérarchie soit discuté, cette théorie sert de base à la plupart des évaluations du bien-être de nos animaux. Ces évaluations sont récentes et fondées sur les cinq libertés énoncées par le UK Farm Animal Welfare Council en 1979⁵⁶, et reprises dans la définition du bien-être animal de l'Organisation mondiale de la santé animale (OIE). Les cinq libertés fondamentales sont : l'absence de faim et de soif, l'absence de souffrance liée à des contraintes physiques, l'absence de douleurs, blessures ou maladies, la protection vis-à-vis de la peur et de la détresse et, enfin, la liberté d'exprimer les comportements normaux de l'espèce. Elles rappellent évidemment la pyramide de Maslow et cherchent à déterminer les besoins essentiels - variables selon l'espèce - que l'animal doit combler pour atteindre un état de bien-être optimal.

Or, le choix de transposition de la pyramide qui a été fait pour formuler ces cinq libertés est contestable. En effet, le bien-être faisant référence à la qualité de vie de l'individu, englobe la santé et le bien-être physiques, mais aussi la santé et le bien-être psychologiques.

⁵⁵ Abraham Maslow, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, n° 50, 1943, p. 370-396

⁵⁶ « Five freedoms ». Farm Animal Welfare Council / Farm Animal Welfare Committee. Archived from the original 2012-10-07.

Points de vue croisés

La faim et la soif ainsi que les contraintes physiques renvoient aux conditions environnementales et sont, *a priori*, les plus faciles à combler. Les maladies mentionnées avec les douleurs et blessures font uniquement référence aux maladies physiques. Par ailleurs, la protection de la peur et de la détresse devrait correspondre à l'absence de maladie psychologique, mais ces définitions sont antérieures à l'existence de la psychiatrie vétérinaire. Elles désignent des conditions environnementales qui ne sont pas stressantes pour l'animal, mais ne garantissent pas un état psychologique optimal. Enfin, la cinquième liberté est éthologique et se réfère aux « comportements normaux de l'espèce ».

Mais qu'est-ce qu'un comportement normal de l'espèce ? Peut-on considérer que chasser avec un arc est un comportement normal de l'humain parce qu'il y consacrait une grande partie de son temps à une certaine époque ? Peut-on affirmer que jouer à des jeux vidéo ne peut pas apporter de plaisir et n'est pas normal, puisque cela ne faisait pas partie de l'éthogramme de l'humain il y a 500 ans ?

Cette question est primordiale. En effet, elle fait référence aux découvertes des comportements répétitifs induits par des conditions environnementales très appauvries. Les chercheurs montrent par exemple que les cochons mordent de manière compulsive les barreaux de leur cage, pour essayer de diminuer l'inconfort lié au confinement sans activité possible⁵⁷. De même, un cheval maintenu en box sans fourrage varié et en quantité suffisante développe des comportements répétitifs appelés « stéréotypies », associés à la libération d'endorphines, qui lui permettent de soulager l'inconfort⁵⁸. Cependant, cette adaptation est de courte durée et conduit à un état anxieux. Le raccourci qui en a été fait et qui représente un biais de raisonnement majeur est le suivant : puisque les comportements stéréotypés sont un marqueur de mal-être et qu'ils peuvent être causés par un environnement de mauvaise qualité, alors un environnement de bonne qualité apporte forcément le bien-être. Cette erreur a conduit à la promotion des techniques d'enrichissement du milieu⁵⁹ aussi bien chez l'animal de rente⁶⁰ que chez

⁵⁷ Jeffrey Rushen, Anne Marie B. De Passillé, Willem Schouten, Stereotypic behavior, endogenous opioids, and postfeeding hypoalgesia in pigs, *Physiology & Behavior*, Volume 48, Issue 1, 1990, Pages 91-96, [https://doi.org/10.1016/0031-9384\(90\)90267-8](https://doi.org/10.1016/0031-9384(90)90267-8).

⁵⁸ Dodman NH, Shuster L, Court MH, Dixon R. Investigation into the use of narcotic antagonists in the treatment of a stereotypic behavior pattern (crib-biting) in the horse. *American Journal of Veterinary Research*. 1987 Feb;48(2):311-319.

⁵⁹ Technique qui consiste à ajouter des éléments dans l'environnement de l'animal pour tenter de combler une partie des comportements que son environnement lui empêche d'exprimer.

l'animal de compagnie⁶¹. Pourtant, promulguer un environnement de bonne qualité bien que nécessaire, n'est pas forcément suffisant.

Cette proposition presque uniquement environnementale est limitée pour deux raisons : l'existence de contre-exemples, et le renvoi à une norme spécifique plutôt qu'individuelle. Malheureusement, il existe des animaux dont l'environnement est optimal et qui présentent pourtant des troubles comportementaux sévères (maladies neurodéveloppementales, anxiété, dépression...). D'autre part, imposer l'idée de comportement normal de l'espèce pour évaluer le bien-être revient à théoriser l'absence de variabilité individuelle dans les sources de plaisir de l'espèce considérée. Or, le plaisir de l'animal est un objectif en soi, qui est considéré à tort comme atteint via l'accomplissement de « comportements normaux ». Mais il n'existe pas de norme individuelle en matière de plaisir : quel genre de bien-être un humain qui apprécie surtout la course à pied et la lecture aurait-il s'il devait pratiquer quotidiennement une heure de tennis et une heure de violon ? Pouvons-nous imposer à un chien qui n'apprécie pas de jouer avec des congénères une heure de promenade par jour dans un parc à chiens (parce que le chien est une espèce sociale qui aime *a priori* les contacts intraspécifiques) ?

La bonne question à poser à l'animal serait donc plutôt : peut-il combler certaines envies qui lui sont propres ?

En 2016, l'ANSES⁶² définit le bien-être animal et se rapproche de cette perception plus individuelle de l'animal. Elle s'appuie sur une mise en perspective à la fois philosophique, sociétale et juridique du concept de bien-être animal : « Le bien-être d'un animal est l'état mental et physique positif lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes »⁶³. Cette définition ambitieuse prend en compte les attentes de l'animal et incite son propriétaire à les combler.

⁶⁰ Nicolau Casal-Plana, Xavier Manteca, Antoni Dalmau, Emma Fàbrega, Influence of enrichment material and herbal compounds in the behaviour and performance of growing pigs, *Applied Animal Behaviour Science*, Volume 195, 2017, Pages 38-43, <https://doi.org/10.1016/j.applanim.2017.06.002>.

⁶¹ Herron, M.E., Tony Buffington, C.A., 2012. Environmental enrichment for indoor cats: Implementing enrichment. *Compendium: Continuing Education For Veterinarians*.

⁶² Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail)

⁶³ <https://www.anses.fr/fr/content/1%E2%80%99anses-propose-une-d%C3%A9finition-du-bien-%C3%AAtre-animal-et-d%C3%A9finit-le-socle-de-ses-travaux-de>

Points de vue croisés

Ainsi, pour tenter de répondre aux attentes de l'animal, la science est confrontée à l'obligation de chercher non plus des marqueurs de mal-être (pour tenter de le diminuer au maximum), mais des marqueurs positifs de bien-être (pour répondre aux attentes de l'animal). Cependant, les recherches concernant ces marqueurs positifs de bien-être, bien qu'en pleine expansion actuellement, ne nous permettent pas encore d'identifier exhaustivement et précisément les attentes des animaux.

Enfin, il faut souligner que la recherche actuelle montre un intérêt croissant pour les grilles d'évaluation du bien-être mais les critères utilisés pour les établir font référence à l'espèce plutôt qu'à l'individu. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit des animaux de rente, qui n'ont pas encore accès à la branche psychiatrique de la médecine vétérinaire. Pour ces animaux, l'évaluation du bien-être est globale, réalisée à l'échelle du troupeau ou du groupe d'animaux considéré et la santé psychique individuelle n'est pas prise en compte.

III. Quelles propositions pour le futur de la domestication ?

1. Hypothèses générales

Scénarios possibles

En 2016, le ministère de l'agriculture a publié le rapport Humain-Animal, proposant 5 scénarios à l'horizon 2030⁶⁴. Dans ces scénarios, des variables économiques, écologiques, de santé, d'alimentation, de statut des animaux et relatifs aux débats et représentations sont prises en compte. En revanche, aucune pondération n'est faite sur la probabilité d'occurrence d'un scénario par rapport à un autre. Le but de cette enquête est de balayer les possibilités d'évolution de la relation entre humain et animal le plus largement possible. Malgré la diversité des scénarios envisagés⁶⁵, il en ressort des éléments communs. Par exemple, dès que le niveau de qualité de vie de l'humain est en baisse, la question animale est reléguée au second plan. D'autre part, dès que l'animal est moins présent dans le quotidien de l'humain (populations très urbanisées par exemple), ce dernier se désintéresse des questions relatives à l'animal. En tout cas, c'est une corrélation retenue par ce rapport,

⁶⁴ <https://agriculture.gouv.fr/le-rapport-humain-animal-cinq-scenarios-lhorizon-2030-analyse-ndeg-95>

⁶⁵ S1 : un rapport économe à l'animal, S2 : l'animal intégré, S3 : les animaux comme variables d'ajustement, S4 : l'animal idéalisé et exfiltré, S5 : une question animale éclatée.

bien que les mouvements welfariste et abolitionnistes soient nés en milieu très urbanisé.

Or, comme nous l'avons souligné, les effets de l'humain sur la planète sont exponentiels et visibles au niveau géologique. Les contraintes économiques (ressources finies à l'horizon 2100) et écologiques (réchauffement climatique, biodiversité menacée) nous obligent à changer d'orientation pour aller vers une plus grande sobriété - pour ne pas dire décroissance - si nous voulons survivre en tant qu'espèce. En effet, si l'on considère que les ressources sont finies, le seul choix possible est celui d'une décroissance en qualité de vie ou en nombre, mais la généralisation d'une qualité de vie à l'occidentale pour tous les humains est techniquement impossible.

Contrairement aux 5 scénarios pour lesquels aucune orientation n'est privilégiée, nous adoptons pour la suite de ce texte l'hypothèse d'une obligation de sobriété (décroissance).

Décroissance subie ou planifiée ?

Lorsque la décroissance est subie, l'humain se retrouve face à des contraintes fortes dans une situation d'urgence et se protège en priorité. La crise du Covid-19 illustre bien ce phénomène. Par exemple, pendant le confinement en France, l'Ordre des vétérinaires a donné des consignes de soins prioritaires et la santé mentale des animaux n'en faisait pas partie. La psychiatrie vétérinaire est donc passée au second plan, ce qui illustre que même pour les vétérinaires la santé psychologique n'est pas l'égale de la santé physique.

Dans une hypothèse de décroissance subie à l'échelle de la planète, le rôle des vétérinaires sera ajusté en fonction de la sévérité de la crise. Plus l'humain sera en danger, plus le vétérinaire devra revenir à une médecine sommaire. On peut même imaginer qu'il soit réquisitionné par la médecine humaine en cas d'incapacité des médecins à soigner tous les humains. Dans ce type de scénario, il est même possible d'envisager une disparition complète des animaux domestiques, pour privilégier la survie de l'espèce humaine.

A contrario, l'humain capable d'anticiper les problématiques peut maintenir une qualité de vie compatible avec un souci des questions animales. Dans ce scénario, il est probable que la biodiversité soit aussi prise en compte et que sa préservation soit encouragée.

Par conséquent, c'est dans cette perspective de décroissance planifiée et de poursuite d'augmentation du bien-être pour nos animaux domestiques que

Points de vue croisés

nous développerons notre réflexion. Les propositions qui suivent n'ont aucun caractère temporel associé et il est possible qu'elles restent à l'état d'objectif et ne soient jamais réalisées. De nombreuses étapes intermédiaires sont vraisemblablement nécessaires pour les atteindre. Elles indiquent une orientation souhaitable dont la vitesse de réalisation sera variable en fonction des sociétés, et même en fonction du niveau d'investissement de chaque humain en relation avec des animaux non-humains.

Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'une réflexion à l'échelle planétaire est malheureusement impossible : la relation et le lien d'attachement qui unit un animal et son propriétaire sont des moteurs majeurs du niveau de soins prodigués à l'animal. Ainsi, même si nous voyons quotidiennement des animaux en consultation pour lesquels nous assurons des soins de haute qualité, l'argent qui est dépensé pour eux ne peut être transposé à un être humain qui serait en souffrance ailleurs dans le monde et aurait pourtant, « plus besoin de soins ». C'est aussi cette proximité qui fait que nous nous préoccupons essentiellement, à un niveau individuel, des animaux humains et non humains qui nous sont proches.

Nous allons faire ainsi quelques propositions relatives à notre relation future avec nos animaux domestiques, dans un monde contraint à la sobriété mais souhaitant augmenter leur bien-être et préserver la biodiversité.

2. Propositions pour la domestication du futur

Sobriété dans l'exploitation

Il est tentant de distinguer les animaux d'élevage, de travail et de compagnie. Cependant, le bien-être de l'animal de compagnie intégré dans une famille n'est pas nécessairement supérieur au bien-être de l'animal d'élevage. En effet, dès lors que l'on s'intéresse aux individus, il est possible de mettre en évidence que certains animaux d'élevage ont une qualité de vie supérieure à celle de certains animaux de compagnie. Par exemple, des poules pondeuses détenues par des particuliers sans exigence de rentabilité, en liberté, et qui ne sont pas abattues précocement ont *a priori* un bien-être supérieur à celui d'un chien laissé en chenil, sans contact social, si ce n'est pour le nourrir ou pour des interactions empreintes de coercition. Nous émettons la réserve du « *a priori* », puisque nous l'avons souligné : seule une évaluation individuelle permet de valider cette hypothèse.

En matière de production de viande, nous aurons bientôt les moyens technologiques de concevoir et de fabriquer des produits équivalents en tous points aux produits d'origine animale sans perte de qualité. De plus, les

productions animales représentent une proportion importante des émissions de carbone mondiales⁶⁶, ce qui ajoute un argument de poids en faveur de l'arrêt de la consommation de viande. Ainsi, de la même manière que le moteur a remplacé le cheval, les protéines végétales ou de synthèse pourront remplacer les protéines animales et l'exploitation animale sera inutile voire contre-productive.

Même si les conditions d'élevage étaient optimales en matière de bien-être (ce qui est loin d'être le cas), il n'en reste pas moins que nous les abattons à un âge bien inférieur à leur espérance de vie. Cet argument est suffisant pour renoncer à l'élevage, dès lors qu'il est admis que l'animal a une perception de son existence. Dans cette hypothèse, la chasse ou la pêche de loisir doivent également être abolies.

Une nouvelle question se pose dès lors que nous acceptons de renoncer à la consommation des animaux d'élevage : devons-nous pour autant laisser disparaître les espèces utilisées aujourd'hui comme animaux de rente ? Certains mouvements Vegan prônent effectivement un arrêt complet de l'exploitation animale, y compris des sous-produits animaux. Pour eux, le miel, le lait, le cuir ou les œufs sont aussi issus d'une forme d'exploitation non consentie par l'animal et devraient disparaître. Si nous envisageons les relations futures entre humain et animal d'une manière réellement individualisée, plusieurs avènements sont possibles pour ces espèces : disparaître complètement, retourner à l'état sauvage (pour ceux qui seraient suffisamment adaptés à cet environnement) ou devenir des animaux de compagnie (animal partenaire). Dans la mesure où la relation humain-animal est évaluée et harmonieuse, et dans la mesure où l'utilisation des sous-produits ne porte pas préjudice à l'animal (par exemple en séparant le veau des vaches, et en l'abattant, pour obtenir plus de lait), un partenariat semble envisageable. De plus, nous l'avons souligné plus haut, l'éloignement des animaux peut participer à un désintérêt des humains envers la question animale. Il est donc souhaitable de maintenir un contact étroit avec ces animaux. Ainsi, l'exploitation des produits dérivés comme le lait ou les œufs est envisageable, voire souhaitable, pour autant qu'elle ne représente pas une fin en soi, mais qu'elle soit un bénéfice secondaire d'une relation humain-animal harmonieuse. Elle deviendrait alors le symbole d'un glissement de la relation entre humain et animal d'un type parasitique vers un type symbiotique.

⁶⁶ L'élevage : 14,5 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre ; <https://www.notre-planete.info/actualites/3834-elevage-gaz-effet-de-serre-monde>

Points de vue croisés

Pour l'animal de laboratoire, il est logique de tendre également vers une minimisation de l'exploitation dès qu'elle est techniquement possible. Bien sûr, il est fort probable que cela se fasse plus lentement, notamment pour l'expérimentation animale réalisée pour la médecine humaine. Dans le cas où il n'existe pas de solution non animale équivalente et si le bénéfice humain est non futile, alors une exploitation animale est envisageable.

Un raisonnement analogue s'applique pour les animaux utilisés pour des tâches spécifiques, par exemple les chiens d'assistance. C'est-à-dire limiter l'exploitation au strict nécessaire et vérifier que leur bien-être est optimal. Le soutien affectif non négligeable que ces animaux apportent via la relation qu'ils entretiennent avec les humains peut être conservé via le rôle d'animal partenaire, que nous développerons plus loin.

Ainsi, l'exploitation des animaux devrait être limitée autant que possible, sans pour autant renoncer à la relation avec l'animal, car cette dernière est une source potentielle d'enrichissement pour les deux acteurs.

Animal captif

Le terme « animal captif » a fait son apparition récemment pour désigner les animaux de compagnie, en référence au fait qu'ils ne peuvent pas sortir librement et dépendent de leur humain pour la plupart de leurs besoins. Mais doit-on renoncer à toute relation avec les animaux pour améliorer leur bien-être ?

Nous l'avons évoqué, de nombreux éthologues dressent le constat d'une impossibilité de nos animaux à exprimer les comportements normaux de leur espèce et suggèrent qu'il faudrait modifier suffisamment l'environnement pour qu'ils puissent le faire. Cette théorie est discutable pour plusieurs raisons.

D'une part, l'anthropocène a transformé notre environnement. Dès lors, l'étude de l'animal dans son milieu naturel ancestral ne peut être une référence fiable de comportements considérés comme « optimaux » de l'espèce. Notre monde n'étant plus « naturel », nous ne pouvons plus exercer ces comportements ancestraux. Nous devons donc nous préoccuper de l'inadéquation majeure qui existe entre l'espèce étudiée (prévue pour vivre dans un monde qui n'existe plus) et son environnement (notre planète urbanisée hébergeant 7 milliards d'humains).

D'autre part, rien ne prouve que l'expression de ces comportements, observés dans leur milieu initial, fournisse un niveau de bien-être optimal. Par

exemple, l'humain vivait différemment il y a des millénaires, pourtant rien ne prouve à ce jour que son niveau de bonheur était supérieur à celui de l'humain actuel : si nous propositions aujourd'hui à des humains de retourner aux conditions de vie et au type d'environnement correspondant en faisant un bond de plusieurs milliers d'années, il y a fort à parier que la plupart refuseraient ou n'y survivraient pas. Au contraire, de nombreux indicateurs (espérance de vie, accès aux progrès technologiques, qualité de vie...) indiquent plutôt une augmentation de bien-être global malgré cet éloignement de l'environnement originel. En poursuivant la réflexion, il est même possible d'aller plus loin : un milieu donné présente une certaine valeur pour un individu donné. Par exemple un humain qui a grandi en zone urbaine peut, s'il est soudain déplacé dans un environnement rural, devenir dépressif. Pourtant, ce milieu semble plus proche de son milieu « naturel ». Le bien-être se définit sur des critères individuels et la notion d'environnement naturel est à abandonner. Il serait plus logique de parler d'environnement « optimal » en fonction des capacités d'adaptation propres à chaque individu.

De plus, ce monde transformé en profondeur est aussi beaucoup plus dangereux pour les animaux, en grande partie à cause des différents axes de transport construits par les humains. Ce qui semble être une privation de liberté (ne pas laisser son animal sortir seul se promener) est une preuve de protection dans bien des cas (l'empêcher de se faire écraser). Par exemple, chez le chat qui a régulièrement le choix consenti par son propriétaire, de se déplacer comme il le souhaite, la mortalité liée aux accidents de la route est élevée. Or, les arguments qui conduisent à la décision de le laisser sortir, ou au contraire de lui interdire, sont trop souvent des interprétations humaines anthropocentrées (« je pense que s'il pouvait parler il préférerait cette option » ou encore « à sa place, je préférerais telle option »). Un argument supplémentaire nous est donné par le chat, qui a le choix dans de nombreux foyers de sortir partiellement quand il le souhaite, par exemple la journée mais pas la nuit. La grande majorité de ces chats, pour ne pas dire tous, choisit de revenir volontairement vers cette « captivité intermittente ». De plus, les états émotionnels pathologiques existent aussi bien chez ces chats que chez leur équivalent « captif permanent ».

Par ailleurs, de nombreuses anecdotes relatent des individus appartenant à des espèces sauvages qui se rapprochent volontairement de l'humain et font preuve d'une grande curiosité. Il est fréquent qu'ils viennent partager des moments avec l'humain, suggérant ainsi que l'attraction entre animaux est possiblement bilatérale.

Enfin, dans notre pratique, nous sommes les témoins fréquents de relations entre humain et animal déjà harmonieuses et très positives pour les deux.

Points de vue croisés

Dans de nombreux cas, la volonté des propriétaires de bien traiter leurs animaux est réelle et chez la plupart, les baisses de bien-être qu'ils provoquent sont involontaires et découlent d'une méconnaissance plutôt que d'une volonté de nuire.

Ainsi, les améliorations en matière de bien-être nous fourniront les moyens de rendre la relation encore plus positive pour les deux, ainsi que les moyens de l'évaluer. Il n'y a donc aucune raison de renoncer à la relation avec l'animal, à condition de continuer d'améliorer sa qualité de vie et d'accompagner les propriétaires pour qu'ils détectent mieux les marqueurs de bien-être de leur animal.

Sobriété en matière de sélection

Depuis quelques années, la communauté vétérinaire tente d'alerter les éleveurs et le grand public sur les dangers induits par la sélection génétique de nos animaux domestiques. Des ouvrages vétérinaires entiers sont d'ailleurs consacrés aux prédispositions et maladies de certaines races⁶⁷, attestant du résultat délétère de ces choix de sélection. Par conséquent, si nous souhaitons améliorer le bien-être des animaux domestiques, nous devons renoncer à une sélection qui priorise les besoins de l'animal humain au détriment du bien-être de l'animal non-humain, et choisir au contraire de prioriser son bien-être et son adaptabilité à son contexte de vie.

Les chiens des pays développés vivent en zone urbaine ou semi-urbaine, et ne se déplacent pas seuls. Ils ont une vie bien plus sédentaire que leur équivalent canin d'il y a deux cents ans. Il est donc souhaitable d'orienter la sélection en changeant de critères afin d'obtenir des animaux le plus adaptés possibles à cette vie urbanisée de chien de compagnie. A l'inverse les critères d'aptitude au travail devront être réservés aux chiens de travail (qui seront de plus en plus rares) et mis de côté dans les autres cas, car la production de ces lignées est difficilement compatible avec la vie en famille. Des chercheurs ont montré que l'impulsivité avait été plus modifiée par la sélection des lignées de travail que par la sélection raciale : en comparant l'impulsivité de chiens Border Collie et Golden Retriever issus de lignées de travail et de compagnie (soit 4 groupes de chiens au total), ils ont montré que le critère travail rapprochait plus les groupes que le critère race⁶⁸. Or, aujourd'hui, l'animal de compagnie est choisi par le futur acheteur en se basant sur des critères de race

⁶⁷ Alex Gough, Alison Thomas, *Prédispositions raciales et maladies héréditaires du chien et du chat*, Editions Med'com, 236p

⁶⁸ Fadel, F. R. *et al.* (2016) 'Differences in Trait Impulsivity Indicate Diversification of Dog Breeds into Working and Show Lines', *Scientific Reports*, 6(February). doi: 10.1038/srep22162

ou de couleur, ce qui conduit inévitablement à des déceptions, des abandons et des euthanasies pour causes de troubles comportementaux.

En pratique, nous avons de plus en plus de moyens scientifiques à notre disposition pour réaliser une sélection de qualité en effectuant des tests génétiques permettant d'identifier des mutations et de choisir des reproducteurs exempts de certaines maladies. Cependant, sélectionner sur ces critères seuls conduit au même résultat que n'importe quelle sélection trop spécialisée. L'avenir amènera sans aucun doute encore plus de moyens pour nous épauler techniquement, mais il faudra privilégier avant tout une sélection orientée vers une amélioration du bien-être. Pour cela, il faudra favoriser les reproducteurs dont le bien-être est optimal dans le monde que nous leur offrons, c'est-à-dire orienter vers des critères plus comportementaux qu'esthétiques. Les conditions d'élevage de ces animaux devront aussi viser à se rapprocher d'un modèle familial dans lequel les conditions de développement sont très proches du milieu final de vie de l'animal.

Tout est donc réuni pour permettre de changer nos critères de sélection afin d'évoluer vers une sélection quantitativement et qualitativement orientée vers un animal domestique adapté au monde actuel. Par ailleurs, il faut continuer de limiter au maximum l'impact des maladies et lui apporter un bien-être optimal, en renonçant par exemple aux hypertypes.

Relation humain-animal : vers un animal partenaire

Après avoir établi l'importance du statut d'animal de compagnie, notamment à cause de l'intérêt mutuel qui est atteignable pour les deux partenaires, voyons comment améliorer la qualité de la relation entre l'humain et son animal partenaire.

Dans l'hypothèse d'une sélection raisonnable, orientée vers les intérêts spécifiques des deux parties, nous rendrons nos espèces partenaires plus adaptées à leur contexte de vie. Le chien et le chat, malgré l'exagération rencontrée chez les hypertypes, sont des exemples d'une sélection en faveur d'une vie avec l'humain : les modifications génétiques qu'ils ont subies les rendent plus aptes à vivre avec nous que sans nous.

Pour améliorer leur bien-être il faut tout d'abord généraliser l'accès à une médecine qui ne soit pas que physique mais aussi psychologique. Cela suppose de pouvoir intégrer la psychiatrie vétérinaire de manière plus systématique auprès de l'ensemble des vétérinaires : le comportement doit faire partie intégrante du socle de base vérifié lors de n'importe quelle visite.

Points de vue croisés

D'autre part, une information du grand public à l'existence de cette médecine permettra aux propriétaires de réaliser que le vétérinaire est un interlocuteur de choix pour la santé mentale de leur animal partenaire. Ainsi, l'ensemble de la santé -et pas seulement la santé physique- de l'animal sera prise en charge. En ce qui concerne l'évaluation du bien-être individuel, l'objectif est d'évaluer l'adéquation entre les attentes de l'individu et ce qu'il obtient dans son milieu, plutôt que se référer à l'expression de comportements normaux de l'espèce qui peuvent être très éloignés des attentes de cet individu. C'est en interrogeant chaque animal et en améliorant les techniques de récolte individuelles que nous parviendrons à cela.

Enfin, une évaluation de la relation est à prévoir. Elle visera à trouver un équilibre optimal pour les deux partenaires du binôme animal humain - animal non-humain, dans le contexte de vie qui leur est imposé « ici et maintenant ».

En faisant cela, nous endosserons la responsabilité inhérente à notre statut de partenaire d'animaux non-humain, c'est à dire notre devoir de protection. Nous pourrons ainsi conserver la relation précieuse et unique⁶⁹ qui nous uni aux animaux domestiques depuis plus de dix mille ans.

⁶⁹ Extrait du livre le Petit Prince de Saint-Exupéry : « Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde [...] Tu es responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. »